

Epreuve - Matière : 101 - 9320

Session : 2025

CONSIGNES

- Remplir soigneusement, sur CHAQUE feuillet officiel, la zone d'identification en MAJUSCULES.
- Remplir soigneusement le cadre relatif au concours OU à l'examen qui vous concerne.
- Ne pas signer la composition et ne pas y apporter de signe distinctif pouvant indiquer sa provenance.
- Rédiger avec un stylo à encre foncée (bleue ou noire) et ne pas utiliser de stylo plume à encre claire.
- N'effectuer aucun collage ou découpage de sujets ou de feuillet officiel.
- Numéroté chaque PAGE (cadre en bas à droite de la page) sur le nombre total de pages que comporte la copie (y compris les pages vierges).
- Placer les feuilles dans le bon sens et dans l'ordre de numérotation des pages.

L'auteur anonyme du livre Les Maîtres des hommes, un traité encyclopédique du XIII^e siècle, s'attache à décrire les monstres d'Orient dans un mouvement continu de retour sur soi. En effet, pour chaque monstre, l'auteur s'emploie à faire une comparaison avec les occidentaux afin de prouver que la véritable monstruosité se trouve en Europe. Ainsi, lorsqu'il évoque les anthropophages, c'est bien pour montrer que les seigneurs, en exploitant les paysans et les privés, sont les véritables cannibales. De la même manière, Jean de Léry, trois siècles plus tard, fait s'opposer non pas les monstres d'Orient mais les prétendus « sauvages » anthropophages d'Amérique aux Européens, eux aussi présentés comme des cannibales en raison de leur cupidité, voire de leurs pratiques religieuses (en l'occurrence l'eucharistie). En ce sens, le récit de voyage se fait le miroir de la société de Jean de Léry de façon singulière pour le XVI^e siècle, comme le remarque Marie-Christine Gomez-Géraud : « l'ent-être reconnaît - t-on ici la modernité du projet lénien en même temps que ses limites : la quête d'un savoir sur le monde, si familière aux auteurs de récit de voyage à la Renaissance, se voit ici concurrencée par le trésor d'une expérience qui ne saurait seulement servir à authentifier la connaissance des horizons lointains. L'écriture sur l'autre serait peut-être ici, déjà, une tentative d'écriture sur soi ». Dans cette affirmation, qui reste précautionneuse, on retrouve l'hypothétique, Marie-Christine Gomez-Géraud pointe ce qui démarque l'Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil de Jean de Léry des autres récits de voyage de son temps, sa « modernité ». Il faut alors comprendre que Jean de Léry a une longueur d'avance sur son temps, peut-être d'un point de vue moral et scientifique. La critique explique alors de quelle façon, pour

elle, Jean de Léry ne se contente pas de s'inscrire dans une tradition établie, celle des encyclopédies et des récits de voyage, nombreux dès le Moyen-Âge, et revitalisée depuis la découverte, pour les Européens, du continent américain. Il ne s'agit pas de produire « un savoir sur le monde » qui se limiterait peut-être au descriptif, afin « d'authentifier », de vérifier par l'expérience un récit premier, mais plutôt d'en faire un tout à fait original par l'écriture sur soi. La critique distingue alors une véritable intention philosophique voire anthropologique dans le « projet Léry ». En mettant, rétrospectivement, son voyage à l'écrit, l'auteur n'aurait pas « seulement » pour objectif de faire un simple compte-rendu mais aussi d'écrire à partir de ce qu'il a vu, l'autre, le tipi, sur ce qu'il est. On ne peut d'abord que repousser le point de vue de la critique. Il est certain que Jean de Léry ne s'arrête pas à une description accumulative d'un savoir encyclopédique. Le récit de son expérience est accompagné d'un commentaire personnel continu qui se prête à l'écriture sur soi. Cependant, il reste à déterminer qui est « soi » : Léry ? les Européens ? L'écriture sur l'autre ne serait-elle pas plus largement une écriture sur l'humanité ? Le cas échéant, il faudra s'interroger sur la façon de lier l'expérience individuelle à l'universel. Par ailleurs, la critique pointe d'elle-même les « limites » du projet, sans les définir. Quelles seraient-elles ? Peut-être l'interprétation personnelle du monde passe-t-elle l'auteur à en forcer les traits ? Peut-être n'est-il pas pour autant tout à fait détaché de son propre regard ? De plus la chercheuse passe sous silence la perspective religieuse qui traverse pourtant l'œuvre. En effet, c'est en tant que pasteur protestant que l'auteur prend la plume et c'est peut-être cela qui caractérise la modernité de l'œuvre tout en en limitant la portée en ce que le récit de voyage devient alors un écrit politique situé. Finalement, si la critique laisse entendre que l'œuvre reste aussi la « quête d'un savoir » (la négation n'est que restrictive), celle-ci se fait toujours par le prisme religieux. Or, le terme « quête » peut alors prendre sa dimension épique en ce que le voyage de Léry devient l'aventure d'un pasteur à venir, en quête de découverte des trésors cachés de la création divine. Alors, au regard de toutes ces interrogations, on se demandera dans quelle mesure, en s'inscrivant dans une tradition encyclopédique et descriptive, Jean de Léry renouvelle le récit de voyage pour déplacer les frontières de l'humain dans une quête divine dont il est le héros. Dans un premier temps, il s'agira de voir comment Léry se situe dans une tradition préexistante qu'il prolonge. Puis, de là, il sera possible de comprendre de

quelle façon son récit s'élargit à l'écriture de soi dans un mouvement vers l'universel qui remet en question la notion même d'humanité. Finalement, il faudra étudier comment ce décentrement a lieu dans une découverte de la création de sorte que l'écriture de soi devienne avant tout celle de Léry lui-même, aventurier-élu-pasteur.

*

*

*

L'Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil s'inscrit dans la continuité des récits de voyages qui l'ont précédé. En ce sens, le mouvement analogique qui guide l'œuvre * permet d'abord de fixer une connaissance du monde qui se veut authentique, à rebours d'une connaissance erronée qu'est celle de Thévet.

* et le dispositif texte-image

Tout au long de son récit, Jean de Léry n'hésite pas à mentionner les sources qu'il emploie pour ses descriptions et surtout d'autres auteurs de récits de voyages ou encyclopédiques à l'instar de Léon L'Africain. Celui-ci a ^{mis} écrit ses connaissances sur le nord de l'Afrique, dans une logique totalisante et énumérative topique. Léry, en le mentionnant se place volontairement dans son sillage et nous invite à concevoir son œuvre comme une énième pièce du puzzle cartographique du monde, qui a pour objectif de lister l'ensemble de ce qu'il contient et ce, de façon précise puisqu'il énumère les éléments de la faune, la flore, les peuples qui occupent le continent, leurs pratiques etc. Dans le souci du détail, Jean de Léry liste même tous les types de parues de manioc des Tupi. De fait, son projet n'est pas exempt d'une volonté de produire « un savoir sur le monde » qui ne fait que s'ajouter aux connaissances déjà acquises qu'il identifie.

Cette accumulation des savoirs se fait à l'aide d'autre ¹⁵⁷⁹ précis comme l'analogie ¹⁵⁷⁹ fragmentaire et le dispositif texte-image, pour n'en citer que deux. En effet, si l'analogie invite bien entendu à un regard sur soi parce qu'elle prend pour étalon ce que l'on connaît, elle reste d'abord l'outil premier pour imaginer ce qu'on ne connaît pas. À titre d'exemple, l'auteur qui doit donner à imaginer le tapir ou l'ananas, liste les propriétés qu'ils partagent avec des éléments connus (par l'expérience ou par d'autres textes) du lecteur. Le tapir, pour Léry, est donc une sorte de vache-éléphant, dont le second partage l'épaisseur de la cuirasse. En ce qui concerne l'ananas, c'est la description sensorielle (par l'odeur, le toucher, la vue et le mélange de goût) qui permet à l'auteur, par comparaison avec des denrées occidentales diverses, de s'imaginer l'objet. Dès lors, si l'Amérique semble être un pays de chimères, celles-ci ne sont que le moyen de porter un

savoir au lecteur et, dans ce cadre, l'analogie, avant d'opérer un retour sur soi au sens métaphysique, reste la porte du savoir descriptif.

D'autre part, dans ce même souci de production du savoir, Jean de Léry prévoit un dispositif texte - image pour son œuvre. Et nouveau, si les représentations peuvent pousser le lecteur à s'interroger sur sa propre image, celles-ci demeurent d'abord un support de connaissance. Ainsi, dans une gravure représentant une famille Tupi, on peut observer des realia brésiliens telles qu'un ananas ou un tamac qui complètent les descriptions. Cette gravure est suivie d'une longue épigramme qui permet véritablement de fixer la connaissance dans l'esprit du lecteur. Reprenant un dispositif hérité des encyclopédies médiévales et repris par les textes de récit de voyage, Léry s'attache à produire un savoir encyclopédique riche pour le lecteur.

Cette démarche se authentique et basée sur l'expérience en réponse à un savoir fallacieux qui est celui de Thieret. Dès la préface le pasteur s'insurge contre les colonialistes du cosmographe. Il précise d'ailleurs que c'est la lecture de ses récits du Brésil qui l'ait poussé à prendre la plume. Jean de Léry brandit son expérience directe et précise contre celle partielle et totalisante de Thieret. Le dernier s'inscrit en effet dans une autre tradition scientifique. Bien qu'il ait également voyagé aux Amériques celui-ci n'en a raconté qu'une petite partie mais propose au lecteur des généralités applicables à tous les peuples, ce qui agace Léry. De plus, il ne se contente pas de raconter son voyage mais il l'insère dans une cosmographie du monde, c'est-à-dire une écrit scientifique qui a pour vocation de produire un savoir à partir de l'observation des astres, sur la terre, le ciel et la mer. En réponse à une science qu'il juge imprécise et mensongère, Jean de Léry s'attache à faire valoir son expérience par tous les sens, contre la vue seule, et emploie des verbes affectifs nombreux - y compris en tupinambá (comme « beucanera ») - et il spécifie que son savoir est limité en extension: il ne décrit que le peuple avec lequel il a passé « un an ».

L'Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil reste donc la quête d'un savoir sur le monde enraciné dans une tradition littéraire préexistante. Cette quête se fait contre un savoir trompeur et peu méthodique, à l'aide d'outils littéraires ou racontés à produire une connaissance réelle et authentique. C'est seulement à partir de celle-ci que Jean de Léry peut alors ouvrir, par le décentrement, à une réflexion sur soi à partir du contact de l'autre qui est le tupinambá. Cependant, il convient maintenant de s'interroger sur ce que signifie écrire sur soi. Quels outils emploie l'auteur? Qui est ce « soi » et qu'en dit-il?

Epreuve - Matière : 101-9320

Session : 2025

CONSIGNES

- Remplir soigneusement, sur CHAQUE feuillet officiel, la zone d'identification en MAJUSCULES.
- Remplir soigneusement le cadre relatif au concours OU à l'examen qui vous concerne.
- Ne pas signer la composition et ne pas y apporter de signe distinctif pouvant indiquer sa provenance.
- Rédiger avec un stylo à encre foncée (bleue ou noire) et ne pas utiliser de stylo plume à encre claire.
- N'effectuer aucun collage ou découpage de sujets ou de feuillet officiel.
- Numéroté chaque PAGE (cadre en bas à droite de la page) sur le nombre total de pages que comporte la copie (y compris les pages vierges).
- Placer les feuilles dans le bon sens et dans l'ordre de numérotation des pages.

Le projet de Lery se fait art de la digression et du commentaire. À partir de cette méthode, il œuvre progressivement au retour réflexif sur soi, de lui-même à l'occident, pour interroger les frontières de l'humain et les valeurs occidentales, passant du blâme des catholiques à la mise en cause de toute l'humanité.

Jean de Lery rédige son œuvre près de vingt ans après son retour en France. Cela signifie que c'est un regard rétrospectif qui est à l'œuvre. De fait l'auteur porte une attention critique à son récit et y inclut de nombreux commentaires. On peut ainsi repérer une structure qui revient fréquemment : une description est suivie d'une anecdote personnelle qui tourne au commentaire. À titre d'exemple, l'auteur suit ce schéma lorsqu'il évoque la nudité permanente des Tupis. Dans un chapitre sur les coutumes vestimentaires l'auteur explique au lecteur que ce peuple a pour habitude de vivre nu. Il décrit alors les parures des hommes, des femmes puis des enfants de façon minutieuse. Ensuite il raconte qu'à son arrivée à fort Coligny, il a pu voir des esclaves tupis qui refusaient de porter des vêtements et qui, dès la nuit tombée, se déshabillaient et déambulaient nus. À partir de cette anecdote, il interroge la bigoterie des « sauvages » tout en les comparant aux européennes qui se maquillent et se parent à outrance selon lui. Ce faisant, il demande au lecteur de questionner ce qui lui semble le plus relever du péché de luxure et de vanité entre les deux et affirme que les européennes sont le plus à blâmer puisqu'elles le font pour plaire tandis que la coutume Tupi ne suppose aucun rapport de séduction. La structure ternaire mauss permet ainsi de passer

d'un point de vue objectif à une expérience subjective qui est ensuite employée comme support du commentaire moral. Ce moyen argumentatif peut être repéré dans toutes l'œuvre et signale la volonté de partir d'un savoir objectif pour s'interroger sur l'autre puis sur sa grâce à la digression.

Cette opération qui nous met face à un miroir nous invite à interroger les frontières de l'humain. Les Tupimambas sont un peuple anthropophage. À ce titre, comme d'autres peuples, ils ont été décrits par d'autres récits comme des barbares, des monstres. Si Lery n'écarte pas tout le caractère moral du rite anthropophage, il tente pourtant de l'expliquer et de le mettre en rapport avec les pratiques occidentales. Ainsi, il rappelle d'abord que le fait de manger de la chair humaine n'est en rien lié à la faim mais que c'est en réalité un rite symbolique lors duquel les Tupi absorbent la force de leur ennemi. De fait, il tente de rationaliser l'acte en lui redonnant son véritable sens. Ensuite, il introduit un second peuple, les Quakras, qui eux, mangent la chair crue; ce qui lui paraît et d'autant plus cruel et condamnable. Il souligne d'ailleurs qu'ils sont craints par les Tupis, comme pour signaler que chacun est le barbare d'un autre. Enfin, cette rationalisation s'inscrit, dans l'économie de l'œuvre, dans un ensemble plus large de critiques envers les catholiques qui affluent tout au long de la lecture. De cette sorte la lecture de l'acte anthropophage ne peut que s'inscrire dans le prolongement de la querelle sur l'eucharistie qui déchire les catholiques et les protestants ainsi que dans le contexte des guerres de religions. On peut alors comprendre qu'il mette en parallèle le fait d'ingérer le pain et le vin, considéré dans le dogme catholique comme la chair et le sang du Christ, et l'absorption de chair humaine par les Tupis alors que les deux constituent un rite spirituel. Pour autant, il pointe le fait que pour les autochtones, c'est avant tout la force et non la chair qui est ingérée, ce qui sous-entend finalement que la théophagie catholique est au moins autant condamnable. De plus, l'évocation d'actes cannibales lors de la Saint Barthélemy, dans les rangs catholiques, ne fait que parachever le renversement des valeurs. Au travers de ce sujet central dans l'œuvre, Lery dresse un portrait à charge pour les occidentaux et en particulier les catholiques. Il interroge alors les frontières de l'humanité et nous pousse à nous demander si nous ne sommes pas les

véritables sauveurs. En outre, il semble faire entrer les Tupi dans la communauté humaine et faire également leur éloge physique et moral (puisqu'ils sont « détachés des biens de ce monde ») et en leur donnant une voix lors d'un colloque. Ils ne sont plus des monstres mais des être pensants et parlants, quoiqu'il semble aussi que dans ce passage, la voix du sage Tupi se fasse le relais de celle de Léry. Ainsi, les valeurs sont inversées, l'humanité s'élargit, mais à ce titre, il faut aussi pointer les limites d'un relativisme mis au service de l'argumentation.

Quoiqu'il en soit, l'agrandissement de l'humanité permet à Jean de Léry, non seulement d'interroger sa propre culture, mais de proposer une approche quasi anthropologique universelle de l'humanité. En effet, une fois ce décentrement effectué, ce n'est plus uniquement les catholiques ou les européens qui sont scrutés mais l'humanité entière. Sous une langue digressive le pasteur interroge la cruauté humaine en comparant les Tupis aux catholiques lors des guerres de religion mais aussi aux soldats lors des guerres avec la Turquie (des deux camps), et aux conquistadors ayant massacré les peuples autochtones d'Amérique. La voix de l'auteur-narrateur se fait froide : « filles vidées, noyées, emmenées, environ vingt quatre ». Le style énumératif qui se prive de l'article et de l'auxiliaire transpose la logique énumérative du récit de voyage au récit de violence. C'est de façon tout à fait factuelle, prouvée que l'auteur affirme que la cruauté est un invariant humain, qu'il importe la religion ou la nation.

Le récit de Léry, soutenu par un souci d'authenticité, se fait un plaidoyer au faveur des Tupi et à charge contre les européens, les catholiques puis l'humanité entière pour condamner les violences universelles qui déchirent le monde. Et partir d'un art de la digression, l'auteur élargit et met en question les frontières de l'humanité. Alors, il semble au effet qu'écrire sur l'autre c'est écrire sur soi, autant par la mise en évidence de la dissemblance que par la ressemblance. En ce sens, le livre de Léry est au lecteur ce qu'est le regard étranger du regard de la jungle : ^{à Léry lui-même} il nous confronte à nos peurs et la réalité que nous nous cachons. Cependant, cette mise en perspective, large, s'accapare d'un désir de donner à lire la création divine à laquelle les Tupis et le Brésil appartiennent. Dans l'avant-propos, c'est le point de vue d'un pasteur protestant qui se lit et c'est cette posture qui donne une autre modernité à l'œuvre et qui est la clé pour la comprendre.

*

*

*

Le Brésil et ses habitants, autant que le reste du monde, sont une part de la création divine. Ainsi, le récit de voyage devient alors une mission, voire une quête divine menée par un élu de Dieu.

Dès le flashpice, on peut lire « Seigneur, je te célébrerai ». L'ry place son travail sous l'égide de Dieu et confère ainsi à son voyage une dimension divine. Ainsi, on dénombre plus de huit citations de psaumes dans toute l'œuvre. De plus, dès la préface, l'auteur signale au lecteur qu'il s'apprête à découvrir les attraits cachés de la création. De ce fait, ce commentaire prend un caractère métatextuel particulier. En effet, L'ry s'attache à nommer les êtres et les choses qui composent le monde par l'écriture, dans une logique énumérative qui ne va pas sans rappeler la création du monde dans la Bible, « par le verbe ». L'auteur compare d'ailleurs la nudité des Tupis à celle d'Adam et Ève avant la chute. On ne peut donc écarter la lecture religieuse de l'œuvre dans laquelle Jean de L'ry devient l'émissaire de Dieu, transmettant la beauté de la création au lecteur. Dans ce cadre, écrire sur l'autre c'est en quelque sorte écrire la parole divine.

Cependant, dans la continuité de cette lecture, c'est également pour l'auteur une façon de s'écrire lui-même en tant que pasteur, et de se créer l'ethos d'un élu divin. Et le titre, l'Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil peut aussi être lu comme la construction d'un mythe. Tout d'abord, il nous faut commenter la série de sonnets qui ouvre le récit. Dans ceux-ci, des auteurs et amis de L'ry célèbrent sa qualité d'auteur et font l'éloge de son texte. En rassemblant ainsi ces textes, il se forge l'image d'un auteur légendaire, dont le récit est « digne de mémoire » comme il l'indique dans la préface. Cela ne fait que se superposer au récit de L'ry - auteur sur L'ry - personnage, qui n'hésite pas à démontrer l'élection divine dont il bénéficie, notamment lors du récit des tempêtes du voyage retour. Dans ces derniers chapitres, l'aventurier raconte que peu après son départ, son navire a été en proie à de violentes tempêtes dont « Dieu [le] délivra ». Il met en œuvre sa salvation, à nouveau par contraste avec ceux qui « n'ont pas eu assez la foi et ont décidé de descendre dans une barque pour retourner à Fort - Coligny ». Ceux-ci ont en outre été tués par Villégagnon, commandeur catholique du territoire antarctique. Ainsi, c'est l'image d'un élu en mission divine qui se dégage à la lecture de l'œuvre. Cette dimension ne fait que se superposer à l'écriture encyclopédique et à l'écriture de soi par l'autre, les intégrant alors dans un monde divin plus large dont il est

Epreuve - Matière : 101 - 9320

Session : 2025

CONSIGNES

- Remplir soigneusement, sur CHAQUE feuillet officiel, la zone d'identification en MAJUSCULES.
- Remplir soigneusement le cadre relatif au concours OU à l'examen qui vous concerne.
- Ne pas signer la composition et ne pas y apporter de signe distinctif pouvant indiquer sa provenance.
- Rédiger avec un stylo à encre foncée (bleue ou noire) et ne pas utiliser de stylo plume à encre claire.
- N'effectuer aucun collage ou découpage de sujets ou de feuillet officiel.
- Numéroté chaque PAGE (cadre en bas à droite de la page) sur le nombre total de pages que comporte la copie (y compris les pages vierges).
- Placer les feuilles dans le bon sens et dans l'ordre de numérotation des pages.

l'émissaire.

*

*

*

Dans nous étions demandé dans quelle mesure le récit de voyage de Léry se nourrit d'une tradition qu'il modernise par son regard sur l'autre, en déplaçant les frontières de l'humain. Dans un premier temps nous avons montré que Jean de Léry se situe volontairement dans une tradition littéraire qui est celle du récit de voyage et de l'encyclopédie. Son récit fait preuve d'une préoccupation à l'authenticité par opposition à de faux récits trompeurs. C'est d'ailleurs ce souci de dire le vrai et d'énumérer le contenu véritable du monde qui lui permet ensuite d'engager le lecteur dans un mouvement de questionnement de soi à partir de son observation des Tupinambas et du Brésil. En effet, dans un second temps nous avons pu voir de regarder la façon dont Léry pousse le lecteur à interroger ses propres normes et usages, de sorte qu'il opère même un renversement des valeurs et une remise en question des frontières de l'humain, avant à l'universalité humaine dont fait désormais partie les Tupis. Cependant nous avons finalement montré que cette remise en cause et cette « écriture sur soi » n'a lieu que dans une perspective divine. Écrire sur l'autre, c'est écrire sur Dieu. Léry se fait émissaire et élu de Dieu pour redonner sa véritable image à la création. En somme, ce qui fait la « modernité » du récit de Léry, c'est l'alliance du regard scientifique et encyclopédique, au regard quasi anthropologique, du point de vue d'un cordonnier protestant devenu pasteur

Concours section : CAPES EXTERNE LETTRES: LETTRES MODERNES
Epreuve matière : Epreuve disciplinaire de français
N° Anonymat : N250NAT1056439

Nombre de pages : 12

17 / 20

dans une période de crise le poussant à chercher une nouvelle manière d'interpréter le monde.

10. / 12.

